

Catherine-Anne Toupin : dire la violence au féminin

Michelle Chanonat

Number 165 (4), 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87159ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chanonat, M. (2017). Catherine-Anne Toupin : dire la violence au féminin. *Jeu*, (165), 80–83.

A portrait of Catherine-Anne Toupin, a woman with long, wavy, light brown hair and blue eyes. She is wearing a white, long-sleeved, button-down shirt and blue denim jeans with a tear on the right knee. Her hands are clasped in her lap. The background is a gradient of light green on the left and light yellow on the right.

Catherine-Anne Toupin : dire la violence au féminin

Michelle Chanonat

Comédienne très présente à la télévision, Catherine-Anne Toupin est également une auteure de pièces et de scénarios. Pour son retour au théâtre, elle propose *La Meute*, un texte qui explore un terrain brûlant. En entrevue, elle retrace ce qui l'a menée à prendre le pari de l'audace.

A sa sortie du Conservatoire d'art dramatique de Montréal, elle fonde avec deux amis auteurs et comédiens, François Létourneau et Frédéric Blanchette, le Théâtre ni plus ni moins, «pour le plaisir de raconter des histoires». Et des histoires, elle en raconte! Sa pièce *L'Envie*, présentée en 2004 dans la mise en scène de Frédéric Blanchette, a été reprise en 2007 au Théâtre d'Aujourd'hui. Créée en 2008 à la Licorne, *À présent* a été donnée chez Duceppe en 2010, avant de partir en tournée québécoise. Elle est désormais traduite en espagnol et en anglais; la version anglaise a été montée à Londres par Michael Boyd, l'ancien directeur de la Royal Shakespeare Company, rien de moins...

En janvier 2018, elle présente *La Meute* à la Licorne, pièce dans laquelle elle joue avec Guillaume Cyr et Lise Roy, sous la direction de Marc Beaupré. Avec un sens du suspense reconnu et le souci de ne pas dévoiler les ressorts de la pièce, l'auteure s'attaque à une thématique aussi occultée que délicate: la violence des femmes.

L'idée lui est venue pendant qu'elle jouait dans la célèbre série télévisée *Unité 9*: «Quand le personnage interprété par Guylaine Tremblay-Marie Lamontagne a vécu les pires sévices pendant quatre ans—s'est mise à riposter de manière plus agressive, la réaction du public a été incroyable: un rejet total de cette ligne dramatique pour un personnage féminin, raconte Catherine-Anne Toupin. Mais cette femme a été tellement abusée qu'il me semble normal qu'elle refuse de rester assise et de pleurer sur son malheur! La violence au féminin est encore un tabou: on a de la difficulté à accepter qu'une femme ait recours à l'agression, même si elle la subit. On accepte qu'elle pleure, qu'elle soit une victime, qu'elle endure en silence, mais pas qu'elle agisse de la même façon que son agresseur. C'est un thème que j'ai eu envie d'explorer.»

REPRÉSENTER LA VIOLENCE

La pièce met en présence deux êtres qui ne se connaissent pas et n'ont rien en commun. «Mais, s'ils prenaient le temps de se parler, dit Catherine-Anne Toupin, s'il n'y avait pas entre eux un mur de mensonges et de non-dits, ils pourraient devenir des amis. L'accès réel à l'autre, on le perd à cause de nos jugements, de nos idées préconçues et, au lieu d'aller vers l'ouverture, on va vers la haine, la méchanceté, la vengeance, l'horreur. La violence, et la façon dont elle s'imisce de plus en plus dans nos vies, de manière excessivement surnoise, est en train de changer qui on est et notre façon de découvrir l'autre. On devient désensibilisé à lire et à voir la violence partout. Elle s'infiltré dans les médias, à la radio, dans les réseaux sociaux, dans la façon dont on interagit les uns avec les autres. C'est le sujet de la pièce.»

La violence au théâtre est une arme à double tranchant, un défi de mise en scène et d'interprétation: que montrer, et comment le jouer sans sombrer dans le ridicule? Qu'est-ce qui est acceptable pour le public? Au fil des époques, la sensibilité des spectateurs a évolué. Si Shakespeare prenait soin de ne pas

montrer les actes violents, lesquels, comme chez les Grecs anciens, se déroulaient dans les coulisses et étaient seulement narrés sur scène, le théâtre contemporain, lui, ne fait pas forcément dans la dentelle. On ne craint plus de déverser des litres de sirop d'hémoglobine sur scène, de montrer l'horreur, et parfois de s'y vautrer avec une certaine complaisance. Parallèlement et dans d'autres lieux, on assiste au phénomène inverse: on censure (pardon, on adapte) le propos, pour ne pas heurter les innombrables croyances et autres convictions d'un public que l'on cherche à séduire...

La Meute est une histoire de vengeance. Catherine-Anne Toupin y pose la question: la violence peut-elle répondre à la violence? En d'autres termes, la loi du talion, œil pour œil, dent pour dent, est-elle une solution? «Dans la pièce, c'est ce qui se passe, explique l'auteure. Quand on écrit, on choisit de raconter une histoire, mais pas toutes les histoires. Ça aurait pu se terminer de bien d'autres façons... Tout le monde aurait pu se parler, se comprendre, mais ce n'est pas ce que je voulais raconter. J'avais envie d'aller au bout de la violence, parce qu'elle est partout, qu'on la voit beaucoup et qu'elle a des conséquences dramatiques dans la vie des gens.»

Représenter la violence, est-ce la dénoncer? «Ça dépend de la manière dont c'est fait, reprend Catherine-Anne Toupin. Je crois au fait de nommer les choses, de les montrer, en faisant preuve d'intelligence et de sensibilité. Quand j'étais petite, on s'inquiétait de la violence dans les films d'Arnold Schwarzenegger, mais c'était presque mignon comparé à ce qu'on voit aujourd'hui. Cette intolérance, cette incapacité à communiquer et à nous entendre, j'avais envie de la traiter, de l'explorer. Si, pendant les répétitions, Marc Beaupré et moi nous nous rendons compte que des choses vont trop loin dans la représentation de la violence, nous allons tout simplement les changer. Ce qui est important dans l'art, c'est de mettre en lumière des choses dont on ne parle pas, que l'on ne connaît pas, mais que l'on sent et qui ne sont

« Pour un public averti, ça vaut la peine de venir s'interroger et d'oser entendre ces propos, d'avoir une certaine réflexion, d'en parler, de provoquer des discussions. »

– Catherine-Anne Toupin



À présent de Catherine-Anne Toupin, mis en scène par Frédéric Blanchette (Théâtre de la Manufacture, 2008). Sur la photo : François Tassé, Catherine-Anne Toupin, Monique Miller, Éric Bernier et David Savard. © Marlène Géliéneau Payette

pas suffisamment et clairement nommées. J'ai vu tellement de choses qui n'ont pas de sens, des comportements sexistes, de harcèlement, d'agressions, de misogynie... J'en ai trop vu, trop entendu, et je me dis qu'à un moment il faut oser l'exprimer franchement. Quand j'écris une pièce, mon désir n'est pas de dénoncer, mais de raconter une histoire, c'est ma seule préoccupation. Bien sûr, par mon expérience de vie, je vais forcément transmettre des choses... Dans ce cas, j'assume complètement que je mets sur scène des mots et des actes excessivement violents. Pour un public averti, ça vaut la peine de venir s'interroger et d'oser entendre ces propos, d'avoir une certaine réflexion, d'en parler, de provoquer des discussions.»

Quand on fait remarquer à Catherine-Anne Toupin que le titre de sa pièce, *La Meute*, est

très connoté et qu'il n'est pas sans évoquer certains groupes extrémistes, islamophobes et xénophobes qui sévissent sur Internet et dans les manifestations, l'auteure explique que cela n'a rien à voir avec son texte: « Il n'y a pas de références à ces groupes dans la pièce, mais le titre a encore plus de pertinence que je l'avais imaginé! »

INVERSER LES RÔLES

Dans *La Meute*, Martin, le personnage masculin, interprété par Guillaume Cyr, souffre de sa corpulence, qui génère en lui certaines frustrations. Alors que le discours ambiant adopte un néologisme, la «grossofobie», Catherine-Anne Toupin a soin de se tenir loin de ce courant. Si son Martin est obèse, c'est d'abord à cause de l'acteur qui l'a inspirée: «J'ai écrit ce rôle

pour Guillaume Cyr parce qu'il y a chez lui cette dichotomie que je trouve intéressante: sur scène, il dégage à la fois quelque chose de très sombre et une grande lumière. J'avais besoin de ça pour ce personnage, pour qu'on le trouve attachant, drôle et aimable, tout en sachant que quelque chose d'autre se cache derrière. J'avais aussi envie de présenter un personnage masculin qui ressent une fragilité par rapport à son apparence, quelque chose qu'on voit souvent chez les personnages féminins. Je voulais inverser les rôles, qu'on sorte des carcans et des stéréotypes que l'on rencontre habituellement. Au lieu d'une femme qui doute de ce qu'elle est, de ce qu'elle dégage comme sensualité, j'avais envie que ce soit un homme qui s'en préoccupe. Je trouve ça intéressant d'inverser ces rôles traditionnels, même si je suis parfaitement consciente qu'autant d'hommes que de

« J'avais aussi envie de présenter un personnage masculin qui ressent une fragilité par rapport à son apparence, quelque chose qu'on voit souvent chez les personnages féminins. »

– Catherine-Anne Toupin



femmes, dans notre société si attachée aux apparences, peuvent éprouver cette fragilité par rapport à leur corps. Ça reste anecdotique, le corps de ce personnage: sa fragilité vient de sa solitude, de la perte de ses acquis. Son apparence ne reste qu'un détail dans ce qu'il est. Mais ça sert mon propos, ça sert la pièce et la façon dont l'histoire et le suspense se déploient. Je trouve que c'est oser parler de quelque chose dont on ne parle pas de manière franche et l'aborder sans détour; ça fait partie de ce que j'ai envie de faire avec cette pièce.»

Catherine-Anne Toupin se doute bien que la réception de sa pièce risque d'être mitigée, et elle l'assume complètement: «Je ne veux pas être consensuelle, je garde ça pour la télévision. Au théâtre, il faut aller ailleurs, déranger, provoquer, aller où on n'oserait jamais aller.» ●

L'Envie de Catherine-Anne Toupin, mis en scène par Frédéric Blanchette au Théâtre d'Aujourd'hui (Théâtre ni plus ni moins, 2004). Sur la photo : Guillaume Champoux et Steve Laplante. © Théâtre ni plus ni moins